

## L'ombre dans les yeux

Il parlait, contre le vent, du village en feu et de la fuite d'hommes, de femmes, d'enfants, qui portaient nos prénoms, avaient la même langue que nous et un regard identique au nôtre – lumineux, mais plus craintif, bien sûr. Parfois il était obligé de crier pour que ses amis l'entendent, « Je partirai début août si tout va bien », et cette voix forte, enflammée, tourbillonnait en un écho d'urgence, telle une question de vie ou de mort qu'on a trop longtemps tue.

Il était de bonne heure, ce matin-là. Antonio Damis se tenait sur le plateau d'un vieux camion militaire qu'un membre de sa famille avait acheté pour une bouchée de pain aux Américains à la fin de la guerre. Le véhicule, qui avait quitté la grand-place de Hora, se dirigeait vers Crotone où l'attendait un chargement de briques et de sacs de ciment. La veille, dans le bar bondé, Antonio Damis avait prié ce parent de l'emmenner car il devait se rendre chez le photographe, en ville : il avait besoin d'instantanés pour son passeport. Voilà pourquoi il arborait sa chemise blanche et sa veste du dimanche, pourquoi il s'était soigneusement rasé, au

point que sa fine moustache noire paraissait tracée à la règle.

Trois autres jeunes gens de Hora voyageaient sur le plateau : deux frères qui allaient acheter un motoculteur et le cousin Salvatore avec au moins deux cents œufs frais rangés dans une grosse corbeille, qu'il comptait vendre au marché.

Antonio Damis avait les yeux fermés à demi. Il n'avait pas pris le car à destination de Crotone parce qu'il ne supportait pas, disait-il à ses amis, l'odeur asphyxiante d'aisselles, de pieds, d'ail, d'haleine matinale, et il savourait à présent la caresse du vent frais sur son visage, dans ses cheveux. Il était serein, même heureux : il pensait à son voyage imminent et en criait à l'improviste la destination dans ses trois variantes idiomatiques, comme le refrain d'une chanson gaie – « *Arbëria, Shqipëria, Albanie!* » Il semblait avoir oublié jusqu'au dernier des messages délirants, écrits en majuscule, qu'il avait découvert ce matin-là dans la boîte aux lettres. Il en avait trouvé quatre en l'espace de deux mois, roulés à l'intérieur de cartouches vides.

Plus que des menaces à prendre au sérieux, ces billets étaient à ses yeux des *courgeries*, des plaisanteries de mauvais goût faites pour rire à ses dépens.

« *Salopard, inutile d'essayer de t'enfuir : tes jours sont comptés.* »

« *Tu finiras comme le cochon dans la huche.* »

« *Où que tu iras, nous te suivrons, et au moment où tu t'y attendras le moins, tu regretteras d'être né.* »

Le dernier disait : « *Tu es content de partir ? Nous te préparons un beau départ vers l'autre monde.* »

Antonio Damis ne tombait pas dans le piège, il ne parlait de ces messages à personne car il savait ce que voulaient les *courgeons* : que tous les habitants de Hora apprennent leur existence et se moquent de lui. Même si, en vérité, nombre d'entre eux le raillaient déjà du fait du voyage qu'il avait décidé d'accomplir vers le village que nos ancêtres, les fondateurs de Hora, avaient fui plus de cinq siècles plus tôt. Oui, vous avez bien compris, commentaient-ils en diffusant la nouvelle : pas cinquante ans plus tôt, pas même cent, c'est-à-dire le temps de plusieurs générations, mais bien la nuit des temps, *kur Krishti vej kute ecur*, et, en admettant que ce village existe encore, nos prétendus parents demeurés de l'autre côté de la mer ont eu tout le loisir et tout le temps de se changer en Turcs, en statues de pierre, de s'émietter et de tomber en poussière.

Les plus *vifs-esprits* de Hora, qui connaissaient l'histoire lointaine et récente de l'Albanie, ne se moquaient pas d'Antonio Damis, mais s'efforçaient de le dissuader de partir : « Tu sais, l'Albanie vit sous le joug d'une féroce dictature, il est plus difficile de franchir ses frontières que de passer par le chas d'une aiguille. Si tu t'y essaies, on te fusillera sur place sans même te demander comment tu t'appelles. »

Et pourtant, ils avaient tous dû se raviser, y compris les *vifs-esprits* : un beau jour, des Albanais en chair et en os – pour la plupart des danseurs, des musiciens et des chanteurs – s'étaient présentés à Hora. Ils faisaient partie du groupe artistico-folklorique Shkëndija. Ils venaient de Tirana. Drita comptait parmi eux.

Tandis qu'Antonio Damis repensait à cette arrivée

inattendue, le vent s'était renforcé comme s'il voulait lui arracher des lèvres le nom de la jeune fille. Par chance, il avait su résister aux flatteries de la vantardise et il n'avait rien révélé – pas même son prénom – au sujet de Drita, la jeune Albanaise qu'il aimait, et ce peut-être par respect, peut-être de peur de rouvrir ses blessures ou plus simplement parce qu'il craignait que ses amis ne ramènent sa décision de partir pour l'Albanie à une vulgaire question de « cul ». Il les entendait presque : « Ah, 'Ntonuzzo, t'aurais pu nous dire tout de suite que c'était pour le cul d'une femme ! Je t'en ficherais, des *courgeries* du passé ! » Voilà pourquoi il se remit à évoquer le village situé au-delà de notre mer, qui, il en était sûr, existait encore et donnait sur un lac couvert de nénuphars, un lac glissé comme une barrette dans d'épaisses forêts sur la frontière actuelle de l'Albanie et de la Grèce.

« Comment s'appelle donc ce village que tu veux visiter ? » demanda l'un des deux frères d'un ton si ironique et si moqueur qu'il aurait mérité un coup de pied aux fesses plutôt qu'une réponse.

En général, Antonio Damis répondait avec mépris : « Hora, bien sûr. » Mais en parcourant les cartes géographiques de l'Albanie, en particulier de la région d'Himara, où il supposait que se trouvait le village, il n'avait débusqué aucun Hora : sans doute l'avait-on rebaptisé, ce sont des choses qui arrivent en l'espace de cinq siècles. Il fut donc sincère ce matin-là : « Je ne connais pas son nom actuel, mais je suis certain que le village donne sur les rives d'un lac rempli de nénuphars.

– Et le lac, sais-tu au moins comment il s'appelle ?

– Je n'ai aucun doute à ce sujet : Liqeni i Vogël. » Et il en resta là.

Indifférent aux cahots bruyants du camion qui semblait près de se disloquer à chaque nid-de-poule, il songea un moment à Drita. Puis il avoua contre le vent que ce village situé au-delà de notre mer était pour lui pareil à un aimant depuis l'enfance. Oui, car il n'est pas rare qu'un lieu vous attire comme un individu, peut-être un peu plus, comme une amoureuse autoritaire qui, si elle le décide, est capable de vous assujettir jusqu'à la fin de vos jours, ou alors de vous flanquer un coup de pied dans les *tibignoles* et bien le bonsoir.

De la Konicella à la Pizzuta, la montée fut lente et exténuante. Le camion grommelait, souffrant, comme un vieillard privé de forces.

De temps à autre, les jeunes gens criaient au camionneur : « Hé, on avance comme des escargots ! Tu veux qu'on descende et qu'on pousse ? » Ils se moquaient de sa conduite trop prudente. Mais ils étaient gais, riaient et plaisantaient. Et quand ils atteignirent la Pizzuta, le point le plus élevé des environs, ils demeurèrent un moment bouche bée : ils avaient vu, à gauche, leur village jaillir au milieu d'une tache verdâtre d'yeuses, de châtaigniers, de cerisiers, d'oliviers et de vignes, et, plus bas, tout près de là à vol d'oiseau, la mer qui capturerait les premiers rayons de soleil et brillait avec béatitude.

Ils ne croisèrent personne le long de la descente de Shën Kolli – rien que des chiens et des chats paisiblement couchés sur la route que le camion évita de peu.

À présent, l'allure était trop rapide: on aurait dit que le camionneur voulait récupérer le temps qu'il avait perdu en montée. Mais il exagérait.

« Hé, t'exagères maintenant ! s'exclama le cousin Salvatore, tandis que les autres tapaient des poings sur la vitre de la cabine. Si quelqu'un sort d'une de ces maisons, tu l'aplatiras comme une crêpe. » Mais le camionneur ne leur prêtait toujours pas attention tant il était concentré sur la conduite, raide au volant – tout au moins vu de dos.

Les garçons comprirent qu'ils risquaient leur vie au pied du mont San Michele: il était désormais impossible d'évaluer la vitesse, et la route ponctuée de virages ballottait le camion. Les pneus sifflaient – un sifflement aigu, de geai affamé, que le souffle du vent et l'écho des ravins rendaient encore plus lugubre. Antonio Damis avait les cheveux dressés sous l'effet de la peur, plus que du vent, bien que celui-ci le giflât de tous côtés; maintenant, il en distinguait l'ombre qui avançait en lui obscurcissant l'esprit, *hjen e erës*, l'ombre de vent que les Anciens nommaient mort.

Muets, les quatre jeunes gens s'accrochaient aux ridelles du camion, ils ne tentèrent pas de sauter car, à une telle allure, ils se seraient fracassés contre le sol. Antonio Damis ne pensait plus à rien, pas même à Drita; sa tête était vide, ou plutôt non, elle était déjà remplie de vent noir. Un instant, derrière un virage en épingle, il vit l'ombre le regarder droit dans les yeux et il comprit soudain. Il comprit que les sales messages n'étaient pas une plaisanterie. Et il se signa. Trop tard.

Le camion quitta la route asphaltée et fonça dans

les fourrés d'arbousiers, de lentisques, de tamaris et d'aubépines, droit dans le ravin. Branches et arbustes ralentirent un peu sa course, mais le gouffre n'était plus désormais qu'à quelques mètres. Enfin, Antonio Damis se rebella contre le destin noir et hurla: « Sauteurs! »

Au même moment, le camion s'écrasa contre un gros chêne vert, bien planté à un pas du vide, et s'immobilisa après un bref recul. Les quatre garçons furent projetés dans les airs, ils planèrent sur les buissons de lentisques tandis que les œufs pleuvaient dans toutes les directions, comme lancés par une foule invisible et folle ou comme un orage estival de grêlons géants.

« Les freins, répétait le camionneur en sortant de la cabine démolie, les freins ont lâché, je ne pouvais rien faire. Maudits freins! »

Antonio Damis se rendit compte qu'il était en vie car une méchante douleur le saisit à la hanche: il avait l'impression que quelqu'un s'amusait à lui frotter un piment sur ses plaies; sa belle chemise blanche et sa veste étaient déchirées, souillées de terre et de sang. Rien de grave, toutefois. Ses trois compères et le camionneur s'en étaient tirés eux aussi avec quelques égratignures. Ils réussirent même à récupérer les quelques œufs qui avaient résisté au choc en atterrissant sur l'herbe épaisse des fourrés. S'ils avaient regardé sous le camion, ils auraient vu ce qu'Antonio Damis avait déjà deviné: que les freins avaient été sabotés.

Ils gobèrent les œufs fêlés ou abîmés, ils les sucèrent avec un plaisir qu'ils ne se rappelaient pas avoir jamais

## LA MOSAÏQUE DE LA GRANDE ÉPOQUE

éprouvé. Le plaisir de la vie qu'on ressent après avoir échappé à un danger.

Le voyage éternel pouvait aller se faire foutre, commenta Antonio Damis ; en revanche, celui qui menait à l'Albanie était inévitable.